



présente :

de Daniel Cohen (collection : « Écritures »)
extraits de son ouvrage, *Psoas* (L'Harmattan)
(sorti en mars 2001)

Vendredi. Un soleil moins frileux que les jours passés nettoie la crasse qui a assombri Paris. Je me suis levé de bonne heure. J'ai changé les draps. J'ai aéré la pièce, tiré les rideaux, aspiré la poussière. Ce calme. Auras-tu la force de m'attendre ? Je prends un taxi. Je regarde les rues par lesquelles nous sommes passés ces derniers mois. Fasse que tu vives encore ! Tu vis. Je pose mes lèvres sur les tiennes. Que nous soyons de retour, là-bas, dans cette rue d'où nous avons contemplé, au printemps, la floraison des paulownias... Je vais d'un bureau à l'autre, sacrifier, une fois de plus, à la religion du papier. J'arrive, toujours courant, devant l'ambulance où l'on t'a installée. Ta main dans la mienne. L'ambulancier manœuvre avec précaution. La circulation est fluide. Ce n'est pas encore le grand retour des vacanciers. Le ciel s'embellit. Tout est bien en somme. Paris et là ; je grelotte. Pont d'Austerlitz. J'essaie de reconnaître le grand prunus au milieu du boulevard floral, au Jardin des Plantes, quand le chauffeur s'arrête devant un feu latéral. Mais je n'y parviens. La neige de ses fleurs, en mars, affleure comme le vertige d'une espérance — espérer... verbe conjugable ? Sur le boulevard de l'Hôpital, les cafetiers chouchoutent leurs terrasses mises à mal par les orages de grêle de la veille. Je tends la tête. En tournant à droite, c'est notre rue. Il y a un immeuble, un petit escalier, une invisible frontière. Au-delà le pays « semblable à l'ombre qui passe » (*Psaumes* 144, 4).

Kaddish

YITGADAL véyitkaddache chémèh raba.

Ces premiers mots du kaddish*, je les ai récités lorsqu'on la mit en terre. Il n'a été, hors celle-ci, prière mieux retenue. Enfant, accompagnant mon père, à la synagogue, je l'entendis ; j'en mémorisais ses premiers mots ; son côté participatif m'avait frappé ; elle n'est pas énonçable sans quorum, ou *minyán** ; une assemblée de dix hommes, l'orant compris, vont vers Dieu ; ils sollicitent de sa grandeur et de sa sainteté d'ouvrir les portes de leur royaume à l'âme qu'une fin de vie a détachée. Les chapitres qui précèdent cet adieu m'autorisent à en esquisser une version singulière. C'est, déjà, une manière de me mettre en travers moins du sacré que du rituel. Ce qu'il advient de la conscience, après l'extinction du cœur et du cerveau, ressortit à la spéculation religieuse ; ni la liberté humaine, ni le processus historique de cette liberté n'ont pu me prouver que je retrouverais la Morte hors le cercle de mes rêves ; contrairement à la nature qui me semble faite de hasards, de bricolages, de retours ou d'expansions, le religieux pose l'eschatologie selon des critères sélectifs, bien et mal, sur le chemin d'une éternité qu'il m'indiffère de frayer.

Ma mère, qui ne fut ni sainte — à supposer que cette acception soit pensable sinon par catégories irrationnelles — ni très admirable au sens du service que remplirait un homme ou une femme dans l'histoire des idées ou des techniques, a refusé de répondre à la question du bambin : « maman, qu'est-ce que Dieu ? ». Il me souvient d'avoir été, très tôt, intrigué par ce mot qu'on exprimait souvent dans la journée ; réclamant une définition de principe et non un éclaircissement spatial, les ferments de l'athéisme n'étaient-ils pas, précocement, à l'affût ? Allez savoir ! Par la suite, les livres, l'observation du monde, la logique d'un cosmos m'ont installé dans l'idée que la morale et la justice ne sont pas affaire de Dieu mais effort des sociétés. Progrès et régressions ont façonné l'Histoire ; le fond tragique est resté le même ; des pages entières de la Bible nous sont contemporaines. Ma mère refusa de répondre au bambin. Est-ce une question qu'un morveux de quatre ans doit poser ? Érudite, elle aurait pu répondre : « Car c'est l'Éternel qui choisit de faire mourir et de faire vivre » (I, *Samuel*, 2,6). J'étais assez éveillé pour que cette poésie me frappe et me rende attentif à la volonté d'encadrer le mystère de la vie. Quant à l'Éternel, j'entends l'Éternité, je crois que mon scepticisme, les concernant, eût été, peut-être, retardé, point aboli... Enfant, j'ai eu des flambées d'amour pour la vie ; je les appelai Dieu ; l'intuition du chaos et la souffrance qu'il engendre n'auraient pu se satisfaire de réponses simples ; l'épreuve de la patience est une histoire sans fin.

Quel « kaddish » pensable dans un monde encore saisi par l'insoutenable poids d'un Meurtre ? Quelles portes du Ciel s'ouvriraient-elles alors que des hommes, défigurant leurs plus hautes traditions, leur civilisation, ont massacré, sous le sceau de leur propre divin ? Les ciels européens ont été d'immenses bassins funéraires. Un « kaddish », si j'y participe, ne serait qu'un exercice libre de fidélité et de solidarité avec les survivants portant la charge des innocents brûlés.

Je suis sensible au sacré, peu à sa ritualisation ; même si j'en débusque le paradoxe, puisqu'il n'est d'œuvre de passage vers le haut, sans répétition selon des modalités temporelles précises, j'ai assisté, de loin en loin, à des offices religieux ou laïques, en sachant que je ne renonçais, en rien, à mes convictions. Prononcer ce kaddish pour la paix de ma mère ne m'a pas posé problème : en réalité elle était la *paix* depuis que sa chair, dans un acte de destruction définitif, a mis fin aux années de martyre. L'éternité qu'on sollicite du créateur, elle l'a acquise d'office, comme tout vivant ; je l'abrite ; d'autres aussi, qui l'ont connue ; lorsque chacun d'entre nous mourra, elle disparaîtra du registre humain ; combien sont-ils ceux que la postérité conserve ? Les dictionnaires, cimetières considérables, sont de dérisoires filtres de la démographie humaine. On pourrait m'objecter que l'action d'écrire sur *Elle* ressortit à un désir d'éternité ; j'ai trop peu de goût pour une si prétentieuse volonté. On écrit d'abord pour tenter de construire, autour de son chagrin, une petite maison de patience ; qui l'assurerait ? Les injustices de l'amour sont dans l'amour lui-même ; les attentats portés contre lui ne relèvent ni du bien du mal mais des logiques du vivant.

Le jour de *tes* obsèques, j'écrivis un petit discours ; une « oraison » dit-on ; je l'ai oublié ; ce sont des textes qu'on rédige dans le vif avec propension à l'embellissement. Je le savais ; il m'était venu à l'idée de lire les pages dans *Le côté des Guermantes*, offertes moins à la mémoire qu'à la restitution des derniers jours de la grand-mère du Narrateur. Comment ne pas faire miennes ces lignes : « La vie en se retirant venait d'emporter les désillusions de la vie. Sur

ce lit funèbre, la mort, comme le sculpteur du Moyen Âge, l'avait couchée sous l'apparence d'une jeune fille ». Il n'aurait pu y avoir d'hommage plus proche de mon réel et de ma sensibilité. Après que tu eus expiré dans l'enfantement de la Mort, ton visage s'était pacifié, avait blanchi, rajeuni, retrouvé, en effet, la jeunesse qu'évoque le Narrateur. Les trois quarts des assistants n'avaient pas lu Proust, je le crains. Quel sacré qui ne soit acte collectif et millénaire ?

Te quittant, en pleine adolescence, j'ai tenté d'effacer le souvenir de l'imagerie pieuse à laquelle tu avais sacrifié ; ou, plutôt, j'avais décidé de m'affranchir de tout ce qui eût rendu ma liberté pesante. Tu t'étais arrangée, et pas seulement toi, pour que je décape mon quotidien de l'abus d'une religiosité qui m'avait consterné, puis agacé, presque mis dans des dispositions de haine que ma violence et mes excès naturels auraient aisément excitée. Le désir de justice, d'une société moins corsetée, m'avaient poussé vers des rituels qui ont aussi leur forme de maraboutisme.

Je n'ai pas réembrassé le judaïsme de mon enfance ; à chaque jour suffit sa peine ; l'Histoire m'a enseigné qu'être juif *peut être* une fatalité : le *Journal* de Victor Klemperer est un document irremplaçable sur l'aliénabilité des origines. On peut être Max Jacob, juif catholique, Breton bretonnant et mourir à Drancy. Je dois à ma mère — par attachement charnel et spirituel — le besoin de regarder autour de moi, le désir de déloger, de dépasser, si possible de pulvériser, les impostures. L'ai-je fait et ai-je réussi ? Je me suis efforcé, en musclant mon amour, de ne pas démériter entièrement de *tes* propres passions et de *ta* fierté de Juive.

Il n'est pas de peuple franchement admirable. La somme de trahisons à ses auto-fictions est effarante. C'est que la morale, en Histoire, est un travail fragile et constamment menacé. Les mécanismes d'agglomération des groupes poussent, en sens contraire, aux déchirements. Les ferments de justice qui ont donné à l'un des plus vieux peuples sa distinction, son sens du réel, et, à cause de lui, précisément, sa plasticité dans la dispersion, n'ont pas été réunis sur sa terre retrouvée — la constitution d'un État obéit fatalement à des impératifs égoïstes ; le sens de l'action publique ne coïncide pas avec l'énergie d'une éthique qui avait réussi à devenir le mât commun par-delà les frontières. Il en est né des injustices et une médiocrisation que le sentiment, diffus, d'une perte des repères, a rendu saillants. Je dois, disais-je, plus à ma mère qu'à mon père, lui plus discret et sans doute plus profond dans l'exercice de son judaïsme, d'être resté attaché à mes origines, même si Freud m'a parlé davantage que le Tamud, Rosa Luxemburg plus que l'engagement frileux pour la *tsédaqua**, Proust plus que la Thora* en tant que narration et modélisation d'un moi collectif. On me dira qu'il s'agit, là, d'un paradoxe plaisant ; on ajoutera même que le jeu est facile et procède par mauvaise foi ; on conclura ce que l'on voudra. Je ne puis témoigner que par ce que je suis et par ce que j'ai appris : correctement ou gauchement. Ainsi l'idée de ce *kaddish* n'eût pas été pensable sans la coexistence de ma mémoire maternelle et de mon éducation occidentale ; prétendre que notre hémisphère est imprégné de judaïsme, dans son désir, souvent contrarié, d'atteindre à la perfection, est une proposition ordinaire. Lisez Renan. Seule l'Allemagne a pu aller loin dans sa crise de mimétisme ; nulle part, les Juifs n'ont mieux intériorisé le génie lecal ; nulle part, ne s'est accomplie une malédiction de la dimension que nous savons.

Tu es enterrée à Thiais, sous l'un de ces cerisiers d'apparat, véritable bonheur pour les yeux quand avril y moutonne son charme rose. Un cyprès,

d'un vert si profond, qu'il en est presque bleu-nuit, a levé, haut, sa cime ; sa jupe a enflé ; la plante s'est imposé un air de douairière. Sans correspondance avec *ton* tempérament... Quelle joie cette créature du vivant où viennent se poser les oiseaux et où, je crois, les araignées ont fixé une demeure ! Par comparaison, le foisonnement marmoréen sous lequel les bourgeois ont posé les restes des leurs me donne la nausée. Mon approche du cimetière vaudrait un livre ; je m'abstiens d'en dissenter. Nous n'avons jamais appris à être décent avec la Mort ; est-ce une fatalité politique des sociétés que de ne savoir la *penser* ? Est-elle pensable hors l'humain en nous ?

C'est dans l'écriture, et dans l'écriture seulement, que j'ai tenté de trouver un peu de lumière, ou un semblant de lumière, afin d'apporter à ma personne un gouvernail, ou un semblant de gouvernail, sachant que, là aussi, la tentative et la tentation répondent à des logiques qui ne sont pas celles de l'écriture, passage de transfiguration du réel, même quand on croit le subvertir, voire quand on suppose refléter, le plus honnêtement possible, le mouvement et l'acte de création. L'écriture est une organisation ; elle n'est autonome qu'en apparence tant elle croît à l'intérieur d'un ordre fixé par des gardiens, dont celui du langage n'est pas le moindre. Pour dire ma souffrance de *ton manque* et la difficulté de ma survie, j'ai utilisé la corde d'un langage hérissé de nœuds. Si entre le langage des hommes et la myriade de sentiments qui les nourrit, court l'abîme, qu'est ce que le Verbe originel d'où tout procéderait et dont un *kaddish* serait le terme ? On recommande une âme en vertu d'un langage celé par ses propres contraintes ! Par *Psoas* ai-je trouvé la liberté, ou, plutôt, la libération ? J'en doute. J'ai cru, vingt ans et plus, troubler le chagrin par constructions diverses. La création refroidissant la mémoire dans ce qu'elle aurait d'enflammé et d'incicatrisé — quelle invention lyrique ! Lorsque nous ouvrons le chemin et prétendons atteindre le point de stabilité du chagrin, ce sont, peut-être, les matériaux d'une œuvre à venir que nous avons érigés. Le chagrin, lui, est un photon. Au mieux, son énergie est créatrice d'une spirale : un ruban d'écriture, une œuvre en fin de parcours si nous en sommes dignes. C'est à désespérer d'être, rétorquerait-on. Non, car « la porte du bonheur ne s'ouvre pas vers l'intérieur, et il ne sert donc à rien de s'élancer contre elle pour la forcer. Elle s'ouvre vers l'extérieur » écrivait Kierkegaard dans *Ou bien... ou bien...* Mon bonheur tient-il — et trop souvent — à *beaucoup* ? Si m'être soulagé, en rouvrant une tombe, qui glisse dans mes veines, telle une impitoyable nacelle, aura été un acte libérateur, seuls *ici* et *maintenant* représentent, je crois, des garanties objectives d'existence, donc de pensée.

Éteinte, enterrée, dissoute. La nature s'est conciliée avec *tes* cendres. On le prétend. Mais la terre est ingrate et de peu de poids pour le chagrin et la pitié.

Paris, octobre 1979-mars 1983,
et avril 2000-mai 2001,
en la Vingt-troisième année du Souvenir.